



LA FATIGUE CULTURELLE DU CANADA FRANÇAIS : UNE HYPOTHÈSE À RÉACTUALISER ?

Résumé de la table ronde du 6 mai 2006 dans le cadre de l'événement Hubert Aquin*

Par **Mathieu Bock-Côté**

Étudiant au doctorat en sociologie à l'UQAM

C'est en se questionnant sur l'intitulé même de cette première séance du colloque consacré à Hubert Aquin (La souveraineté sans passion : sommes-nous retombés dans la fatigue culturelle du Canada français?) qu'Andrée Yanacopoulo a ouvert ce panel: la référence à la *souveraineté* plutôt qu'à *l'indépendance*, ne serait-elle pas révélatrice d'une incapacité à assumer la dimension profondément existentielle de la question nationale et du problème qu'elle soulève dans la culture québécoise ? Un tel déplacement sémantique serait symptomatique de la permanence d'une fatigue culturelle continuant à travailler les profondeurs de l'identité québécoise mais qu'il faudrait néanmoins redéfinir pour en actualiser la portée interprétative. Selon Andrée Yanacopoulo, bien qu'on puisse parler d'une éclaircie historique pour les années 1976 – 1985, où le Québec se serait rapproché d'une authentique émancipation nationale le déprenant de sa vieille avanie identitaire, il se serait vite avachi en ne parvenant pas à s'instituer à partir de ce nouvel élan. Mais le Québec commencerait surtout à payer le prix du sacrifice de toute sa continuité historique, conséquente d'une modernisation excessive qui se serait malheureusement présentée comme une forme de reniement de soi. Le reniement de la dimension française de son appartenance, le sacrifice de toute forme d'intellectualisme – avec le double sacrifice de l'histoire et de l'éducation – et la complaisance dans une tolérance excessive risquant d'accélérer le démembrement de la collectivité seraient les symptômes de la fatigue culturelle telle qu'elle se serait métamorphosée. Mais à la différence d'hier, nous ne percevons plus la fatigue culturelle, en bonne partie à cause de la démission collective des intellectuels. Pour sortir de cette crise, nous dit Andrée Yanacopoulo, il faudra définir une laïcité authentique, restaurer notre rapport à la chose intellectuelle, cette forme de ressaisissement collectif étant appelé à

* Événement Hubert Aquin tenu à l'Université du Québec à Montréal du 6 au 10 novembre 2006, organisé en collaboration entre Le Devoir, la Première Chaîne de Radio Canada et la Chaire de recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie. Avec l'appui de la Faculté de science politique et droit, de la Faculté des sciences humaines et des départements d'études littéraires et de sociologie de l'UQAM.



s'investir dans une indépendance qu'elle croit toujours aussi essentielle à l'épanouissement national.

C'est en se questionnant lui aussi sur l'intitulé du colloque que le sociologue Martin Meunier a amorcé sa communication consacrée à la métamorphose de la fatigue culturelle dans le Québec contemporain. Supposer que le Québec serait « retombé » dans la fatigue culturelle, ne serait-ce pas affirmer qu'il en serait déjà sorti ? Cette hypothèse, selon Meunier, ne va pas nécessairement de soi. Pratiquement, c'est en retraçant les différentes formes de cette fatigue culturelle dans le dernier demi-siècle québécois que le sociologue distinguera trois moments dans son expression : d'abord avec la Révolution tranquille, contemporaine d'un difficile épanouissement d'une identité canadienne-française encore lestée de vieux empêchements culturels, ensuite avec les années suivant la première défaite référendaire et la mélancolie qui les caractérisèrent, enfin, avec la fatigue d'être soi qui définirait un Québec contemporain de moins en moins disposé à se définir dans les catégories de son nationalisme, le dernier échec référendaire semblant le dévier de son destin en aplatissant le récit vers l'indépendance qui articulait sa conscience historique. Car si la première défaite référendaire semblait suspendre le jugement de l'histoire et appeler un deuxième rendez-vous censé en corriger le résultat, le deuxième aurait consacré d'une certaine façon la défaite en profondeur du nationalisme. Meunier n'hésite pas à soutenir que cette dénationalisation de la condition québécoise s'explique aussi par la difficulté indéniable qu'ont plusieurs à assumer la mémoire canadienne-française pour l'inscrire au cœur d'une refondation collective restituant l'idéal d'une continuité québécoise. Cette perte de contact avec le passé s'inscrit aussi dans un contexte sociologique plus vaste poussant les démocraties contemporaines à se définir dans un rapport de pure immédiateté avec l'idée des droits de l'homme, qui devient le seul horizon politique possible. De ce point de vue, la fondation d'une communauté politique qui assumerait dans sa délimitation et son institutionnalisation une charge historique particulière semble de moins en moins pensable. Évidemment, la question nationale en souffrirait. Martin Meunier entrevoit ainsi une mutation de l'identité québécoise risquant de se définir progressivement comme une référence sans appartenance, vidée de toute substance communautariste et pour cela, dépolitisée et déréalisée.



Ce diagnostic sur le destin francophone n'a toutefois pas semblé convaincre la militante indépendantiste Andrée Ferretti soutenant énergiquement que grâce aux efforts du mouvement indépendantiste depuis un demi-siècle, le Québec serait sorti de la fatigue culturelle autrefois diagnostiquée par Hubert Aquin. Le Québec contemporain serait débordant d'une saine vitalité dans tous les domaines de son existence collective, malheureusement étouffée par une élite refusant de prendre ses responsabilités en la conduisant vers l'indépendance. Cette élite refuserait notamment d'assumer les conséquences du principal gain historique de la Révolution tranquille : le Québec serait enfin devenu à lui-même sa propre référence en se plaçant au centre de son propre monde. Cette victoire symbolique serait annonciatrice d'une victoire politique prochaine, le peuple québécois ne demandant à son élite que le leadership nécessaire à la reprise d'un combat pour l'indépendance qu'Andrée Ferretti n'hésite pas à présenter comme une guerre à finir.

C'est sur une note plus analytique - et dans une présentation à deux volets - que Jacques Pelletier a conclu les exposés en revenant sur les termes du débat que Hubert Aquin engageait avec Pierre E. Trudeau, auteur de *La nouvelle trahison des clercs*, au moment de la publication de *La fatigue culturelle du Canada français*. Jacques Pelletier nous rappelle que Trudeau, contrairement à ce que l'histoire aura retenu, n'était pas opposé à la notion de nation. C'était plutôt l'idée de son articulation nécessaire à l'État qu'il refusait en souhaitant par ailleurs un dépassement progressiste de la nation vers de nouvelles formes historiques plus universalistes. Jacques Pelletier nous rappelle que ce sont à ces deux arguments que répondra Hubert Aquin en affirmant que l'indépendance du Québec n'entraînerait pas la création d'un État-nation à l'ancienne, reposant sur un fondement ethnique, mais bien sur une culture globale, pleinement moderne. De la même façon, Aquin, à partir de cette définition moderne de la nation, refusait d'en annoncer le déclin. Dans le deuxième versant de son analyse, Jacques Pelletier a proposé de revisiter les termes de la question nationale québécoise en rappelant que l'argumentaire souverainiste de l'époque de Aquin reposait en bonne partie sur une critique de l'aliénation canadienne-française causée par un colonialisme dont on prenait alors à peine conscience. Tout en reconnaissant que la critique du colonialisme ne convient plus pour définir le projet souverainiste contemporain, Jacques Pelletier lui reconnaît néanmoins une légitimité réelle, liée à sa dimension historique et à sa dimension politique, l'indépendance permettant de récupérer une série de pouvoirs nécessaires à la construction



CHRONIQUE DE LA CHAIRE MCD – 7 novembre 2006

Chaire de Recherche du Canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie
<http://www.chaire-mcd.ca/>

d'une société québécoise pleinement conforme aux désirs de son peuple. Ces considérations sur la question nationale ont permis à Jacques Pelletier d'en proposer une nouvelle lecture dans une perspective politique, en appelant à son décentrement d'un débat public à investir de nouvelles préoccupations sociales qu'il ne serait plus nécessaire de cadrer absolument dans les paramètres de l'indépendance.